

L'évolution des bâtiments commerciaux

Sylvie Thivierge

Volume 3, numéro 1, printemps 1987

Saint-Jean-Baptiste : la paroisse, le quartier, le faubourg

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thivierge, S. (1987). L'évolution des bâtiments commerciaux.
Cap-aux-Diamants, 3(1), 35–38.



La rue Saint-Jean avant l'incendie de 1881. La plupart des façades affichent leur enseigne. (Inventaire des oeuvres d'art du Québec).

L'ÉVOLUTION DES BÂTIMENTS COMMERCIAUX

Par Sylvie Thivierge*

Depuis une dizaine d'années, la rue Saint-Jean extra-muros connaît un nouvel essor et un dynamisme considérable. De part et d'autre de cette rue entre, à l'est, l'avenue de Salaberry et, à l'ouest, l'autoroute Dufferin-Montmorency, surgissent des petites boutiques et des restaurants à saveur locale ou exotique. Alimenté par l'apparition de coopératives d'habitation et par l'attrait du retour aux anciens quartiers, ce mouvement de commercialisation insuffle une seconde vie à une artère qui, jusqu'à l'apparition des centres commerciaux à la fin des années cinquante, avait connu une prospérité notoire. Seule artère marchande du quartier, la rue Saint-Jean se distingue par une architecture spécifique qui reflète ses activités mercantiles. Au-delà d'une époque ou d'une tendance, la rue Saint-Jean exhibe un panorama qui couvre près d'un siècle et demi d'architecture commerciale.

Place aux commerces

Après l'incendie dévastateur du 28 juin 1845, les propriétaires riverains de la rue Saint-Jean déposent une requête à l'hôtel de ville pour réclamer un élargissement de cette artère. Entériné par le Conseil municipal le 22 août, le nouveau règlement pourvoit à l'élargissement de la rue en grugeant dix pieds du côté sud. Cette initiative, alliée au remembrement des lots, améliora considérablement les communications et, de ce fait, donna un élan commercial à la rue. Jusqu'alors, cette section de la rue Saint-Jean était strictement résidentielle car tout le négoce se déroulait à l'intérieur des murs.

* Historienne d'architecture, Service d'urbanisme de la ville de Québec

Construit en 1846 pour le boulanger John Hethrington, ce bâtiment est typique de l'architecture commerciale de l'époque. (Inventaire des Oeuvres d'art du Québec).



Au lendemain de la conflagration, quelques affiches commerciales pavoisent peu à peu les devantures des maisons et quelques rez-de-chaussées se transforment en boutiques, pâtisseries et quincailleries. Des marchands prospères s'engagent même dans de nouvelles constructions. C'est le cas, notamment de John Hethrington en 1846.

D'abord destinée à satisfaire les besoins du commerce, leur architecture se distingue peu de celles des résidences voisines, hautes de deux à trois étages, coiffées d'un toit à deux versants percé de lucarnes, elles présentent une façade classique voire traditionnelle. Seul le rez-de-chaussée, avec ses baies plus larges, témoigne de l'activité commerciale qui s'y exerce. Bien peu de lumière parvient à l'intérieur afin d'éclairer les belles marchandises disposées de façon à allécher les clients éventuels. Quant aux étages supérieurs, ils sont réservés à l'habitation.

Un bon exemple du style Second Empire, le magasin de Ferdinand Giguère érigé en 1882 par l'architecte Elzéar Charest. En 1906, il sera converti en institution bancaire par l'architecte René-P. Lemay. (Photo de l'auteur).



Vers 1875, la rue Saint-Jean s'est totalement commercialisée: boutiques, magasins et maisons d'affaires se sont taillés une place de choix. Mais, tous ces efforts seront anéantis en 1881 lorsque, pour une seconde fois, le feu visite le quartier Saint-Jean-Baptiste.

Les influences du style Second Empire

En toute hâte, les marchands entreprennent la reconstruction de leurs commerces. En peu de temps, le visage de la rue Saint-Jean se remodèle selon le goût du jour. Et, en 1880, le choix de l'heure se confond avec le style Second Empire. Fort populaire en France sous le règne de l'empereur Napoléon III (1852-1870), ce courant nous parvient par le biais des États-Unis et, dans une moindre mesure, de l'Angleterre. Déjà, au début de la décennie 1870, de prospères marchands de gros de la rue Dalhousie, les Amyot, Chinic et Beaudet, avaient tâté cette mode avec l'introduction du toit mansardé sur leurs vastes entrepôts. Cependant, à Québec le véritable coup d'envoi est donné en 1877 par la construction de l'Hôtel du Parlement selon les plans de l'architecte Eugène-Etienne Taché. Les nombreux décrochements en pavillon, les tours élancées, le décor sculptural (statues, niches, bas-reliefs, colonnes) et classique ainsi que le toit mansardé sont l'apanage du style Second Empire.



Cette photographie des années 1940 illustre bien l'engouement pour le toit mansardé à la fin du XIX^{ème} siècle. (Archives de la ville de Québec).

Les plans de l'Hôtel du Parlement dévoilés, cette influence se répand comme une traînée de poudre dans les secteurs résidentiel et commercial. Néanmoins, l'exubérance et l'opulence qui animent généralement les façades Second Empire sont peu communes sur la rue Saint-Jean. Exceptionnellement, certains commerces, tel que le magasin de Ferdinand Giguère construit en 1882, à l'angle de la rue Claire-Fontaine, opteront pour une approche plus ornementale: ici, la tour coiffée d'un toit convexe surmonté d'une crête en fer forgé suit les préceptes du style Second Empire. Toutefois, la plupart des édifices présentent des façades plus sobres et ne conservent du style que

le toit brisé. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder d'anciennes photographies de la rue Saint-Jean: des enfilades d'élévation en brique à trois étages parées uniquement d'un linteau ou de chambranles et de l'indispensable toit mansardé.

Comparées à la période précédente, les vitrines du rez-de-chaussée occupent de plus en plus d'espace et procurent un meilleur éclairage à l'intérieur. Ce traitement particulier de l'étage réservé au commerce engendre une distinction marquée entre ce dernier et les étages supérieurs. Dans la grande majorité des cas, les étages supérieurs sont encore destinés aux logements. Il faut attendre le tournant du siècle pour voir se modifier cette organisation spatiale.

Une architecture en rupture

À Québec, le tournant du XX^e siècle arrive avec son cortège de modernité; presque tous les milieux sont touchés par les découvertes technologiques récentes. Du côté des transports urbains, la rue Saint-Jean extra muros est enfin desservie par le tramway électrique en 1897. Cette innovation modifie sensiblement le caractère de la rue qui devient de plus en plus achalandée.

Le domaine de la construction est également atteint par cette vague de modernisme. L'invention d'un outillage plus perfectionné, la mise au point de techniques d'assemblage plus rapides et, surtout, l'utilisation de nouveaux matériaux (acier, béton, béton armé) donnent une vigueur remarquable à ce secteur traditionnel. C'est le monde commercial qui expérimente en tout premier lieu ces découvertes. Il prend les devants dans les grandes villes américaines, telles New York, Boston et Chicago. Québec et la rue Saint-Jean, n'échappent pas à cette atmosphère de renouveau architectural.

Dès le premier coup d'oeil, le gabarit des nouvelles réalisations diffère de celui des époques antérieures: on construit plus haut et l'espace occupé sur la rue est plus important. En 1899, les architectes François-Xavier Berlinguet et René-Pamphile Lemay sont chargés des transformations du magasin Delâge & Gauvreau. Ils portent alors la hauteur du bâtiment à 70 pieds et la largeur de la façade à 50 pieds. Cette masse imposante à toit plat tranche radicalement avec les constructions avoisinantes.

Des édifices de verre

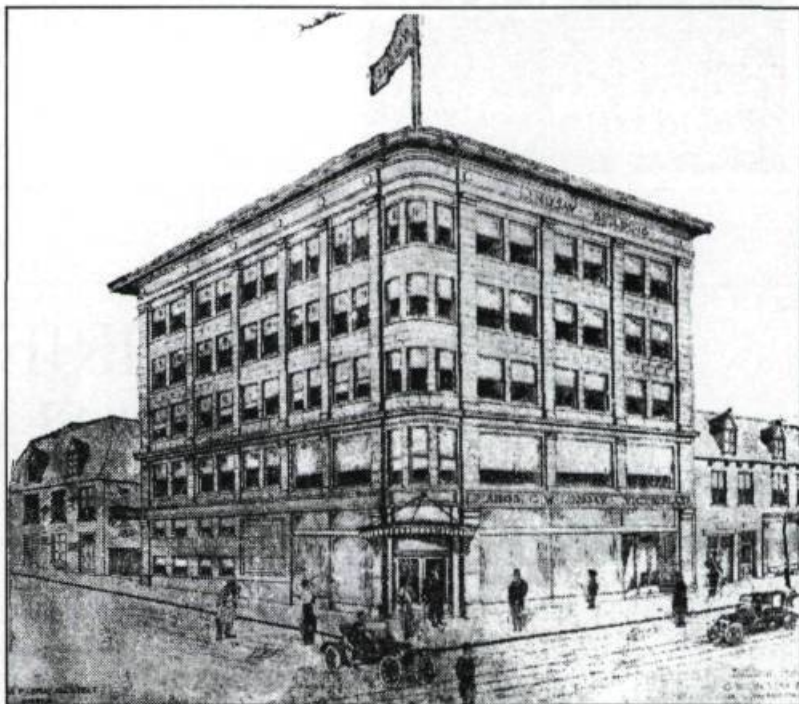
L'effet est encore plus saisissant lors de l'érection du magasin d'instruments de musique C.W. Lindsay, à l'angle de la rue Saint-Eustache, en 1914. Avec ses cinq étages et ses deux façades principales de 43 pieds et de 65 pieds de largeur, l'édifice



Entièrement remodelé par les architectes Berlinguet et Lemay en 1899, le magasin Delage et Gauvreau (plus tard Fashion-Craft) se distingue des petites boutiques voisines. (Archives de la ville de Québec).

Lindsay occupe une place de choix sur la rue Saint-Jean. Bien de son temps, cet édifice est pourvu de toutes les commodités contemporaines, dont un ascenseur ultra-rapide. De plus, son rez-de-chaussée et son premier étage, munis de larges parois de verre, confèrent un aspect tout à fait commercial au bâtiment. Nul doute que ces salles de démonstration à ciel ouvert devenaient

Larges vitrines, dimensions imposantes, ascenseurs, tout concourt à faire du commerce C.W. Lindsay un édifice bien de son temps. (Le Soleil, 6 juin 1914).



Aujourd'hui démolis, les deux magasins Faguy, Lépinay et Frère de la rue Saint-Jean illustrent la tendance de l'architecture commerciale du tournant du XX^{ème} siècle.
(Québec, Canada. The Publicity Bureau. 1912).



une bonne occasion de faire du lèche-vitrine pour les badauds de la rue!

En architecture commerciale, spécialement dans le cas des magasins, le verre devient alors un élément-clé lors de la conception des façades principales. La maison Faguy, Lépinay & Frère semble avoir, elle aussi, bien saisi toute la portée de cette tactique mercantile. Leurs deux derniers magasins construits en 1899 et en 1906, bien que différents dans leur style, tendent à maximiser la présence du verre en ne laissant que la maçonnerie exigée par la structure interne. Ici, arcatures et modules rectangulaires en verre se répètent pour engendrer une transparence rarement égale à cette époque.

Malheureusement, peu de ces beaux édifices évoquant l'âge d'or de l'architecture commerciale sont parvenus jusqu'à nous. Les uns ont cédé la place à une autoroute envahissante et les autres ont été démolis en faveur des nouveaux édifices érigés au cours des dernières décennies, notamment celui de la Banque de Montréal. Ces transformations architecturales et urbanistiques ont engendré des césures dans la trame urbaine, et, depuis lors, la rue Saint-Jean n'offre plus l'homogénéité et la continuité de ces belles années. ♦

LA GALERIE LINDA VERGE

190 Grande Allée, ouest
418 525-8393

ARTISTES DE LA GALERIE

Beauchemin, Anne	Fortier-Auclair, Odette	Lemieux, Guy
Cantin, Roger	Gaudet, Jean	Masson, Louise
Cyr, Cécile	Gervais, Luc	Michel, André
*Du Berger, Philippe	Gilbert, Chantal	Rouillard, Pauline
Duchesne, Jocelyne	Laurendeau, Suzanne	Ste-Marie, Jacques
*Duchesne, Raymonde	Leclerc, Michèle	*Vogel, Jean-Philippe

*expositions du printemps



**LIBRAIRIE
GÉNÉRALE FRANÇAISE,**
librairie agréée

Dépositaire du fonds d'histoire Seuil

«L'histoire est au rendez-vous dans nos différentes collections»

10, rue la Fabrique, Québec, QC G1R 3V7 (418) 692-2442/2449

Seuil